

Des bidonvilles de Soweto au pavillon France de la Biennale

L'architecte bordelais Christophe Hutin représente la France à la Biennale de Venise. Il y expose son travail sur « les communautés à l'œuvre »

Denis Lherm
d.lherm@sudouest.fr

Il se moque de l'esthétisme, déteste Le Corbusier. Aime-t-il vraiment l'architecture ? Une certaine. « En architecture, une ligne infranchissable sépare souvent celui qui conçoit et celui qui habite », écrit-il. Il se sent mieux du côté du second. Installé à Bordeaux depuis 2003, la dent dure sur son milieu professionnel, l'architecte Christophe Hutin rencontre un certain succès dans ses travaux. La transformation des tours GHI (avec Lacaton-Vassal et Frédéric Druot), dans la cité HLM du Grand Parc, a été couronnée par le prix Mis Van der Rohe de l'Union européenne en 2019. Il est aussi l'auteur de la réhabilitation de la mythique salle des fêtes du même quartier, après des années d'abandon. Et c'est donc lui que la France a choisi



Christophe Hutin, l'architecte bordelais, s'est installé dans le pavillon français de la Biennale de Venise, avec son portique à colonnades. Chaque triptyque présente des films et images de lieux de vie et des travaux. Une installation offre une expérience immersive au visiteur. LAURENT THEILLET / « SUD OUEST » ET PHILIPPE RUAULT

Son obsession : « Rendre l'architecture aux habitants »

pour la représenter à la Biennale de Venise (jusqu'au 22 mai au 21 novembre). C'est la première fois qu'un architecte non parisien se voit confier le pavillon français à la Mostra internazionale di Architettura.

La valeur des « rajouts »

C'est son travail sur « Les communautés à l'œuvre » qui a séduit l'Institut français, tête de pont à l'étranger des ministères des Affaires étrangères et de la Culture. Christophe Hutin s'intéresse à la façon dont les habitants transforment leur cadre de vie au fil du temps. On pense aussitôt à la cité Frugès de Pessac, signée Le Corbusier en 1926, dont la sobriété originelle s'était perdue à force de transformations et de rajouts (auvents à tuiles, fenêtres bandeau remplacées par des menuiseries standard, terrasses modifiées...). Des marques de l'usage prestement effacées lors de la rénovation de Frugès, il y a quelques années.

Pour Christophe Hutin au contraire, ces gestes que les occupants s'autorisent ont autant de valeur, sinon plus,

que l'œuvre initiale de l'architecte. Même quand ils sont inesthétiques voire illégaux. À Venise, il présente cinq cas d'école : à Bordeaux (les tours GHI), Mérignac (requalification de la cité de transit de Beutre), Hanoï (extensions anarchiques d'immeubles), Détroit (création d'une place) et Johannesburg (ateliers populaires à Soweto). Point commun : leur « customisation » par ceux qui y vivent.

Rénovée dans la dentelle

La cité de transit de Mérignac-Beutre, dans la banlieue de Bordeaux, illustre bien son approche. « Dans cette cité, on a mis des rapatriés, des travailleurs migrants, en leur disant "il n'y a pas d'isolation, pas de chauffage, mais c'est provisoire". Cinquante ans après, ils y sont toujours. En cinq décennies, ils ont transformé leur cité, où les bailleurs ne faisaient aucuns travaux. Certains ont mis l'isolation, aménagé des terrasses. Ils ont construit des extensions, des jardins potagers sur l'espace public. Ils ont parfois doublé la surface de leur logement, de leurs mains. L'ascenseur social ne marchait pas, ils ont pris l'escalier, ils ont fait par eux-mêmes. En général quand on rénove ce genre de lieu précaire, on rase tout et on reconstruit. À Beutre, le bailleur Aquitanis a eu l'intelligence

de reconnaître la valeur de ces travaux. »

L'architecte sait que l'intervention de cette communauté de Beutre soulève des questions délicates, celle de la légalité des travaux ou de l'annexion pure et simple d'espaces publics. « Cela pose une question dans les deux sens. Ces interventions entraînent-elles une perte pour la société ? Apportent-elles un bénéfice à l'individu ? » Au final, la cité de Beutre sera rénovée dans la dentelle, en conservant l'essentiel des « ajouts ».

« Construire moins »

« Comment vivons-nous ensemble ? », c'était la question posée lors de la préparation

En bricolant des maisons en tôle ondulée dans l'ambiance de l'après apartheid, c'est la révélation

de l'édition 2020 de la Biennale de Venise (reportée à 2021 pour cause de Covid). Le directeur de l'Institut français, Erol Ok, engage à « observer plus, construire moins, améliorer et transformer plutôt que détruire, renforcer le déjà là, créer les conditions

LE « CONTRAT SPATIAL » DE CHRISTOPHE HUTIN

Né à Tarbes en 1974, formé et installé à Bordeaux, Christophe Hutin est architecte chercheur à l'école d'architecture de Toulouse, il était maître de conférences à celle de Bordeaux.

En 2009, il a publié « L'Enseignement de Soweto » (chez Actes Sud), récit de sa conversion à l'architecture à travers la découverte des shacks de Soweto, ces baraques de bois et de tôle, symboles de la construction sommaire, imaginative et libre.

À la question centrale de savoir comment nous vivons ensemble

d'une appropriation par l'usage en s'appuyant sur une architecture participative ».

Christophe Hutin a rencontré l'architecture dans le township de Soweto, un bidonville de 40 000 habitants à Johannesburg, en Afrique du Sud. Recalé au concours de la marine marchande en 1994, il se fait embaucher dans un organe de presse de l'ANC, le parti de Mandela, qui arrive au pouvoir. En bricolant des maisons en tôle ondulée dans l'atmosphère survoltée de l'après-apartheid, c'est la révélation : il sera architecte. Avec une obsession : « Rendre l'architecture aux habitants. »

Pour le monde d'après

Dans la cité des Doges, Christophe Hutin décline les « communautés à l'œuvre » à

demain posée par la Biennale, il répond par le « contrat spatial ». C'est une méthode qui « engage les architectes, les pouvoirs publics et les habitants, afin de garantir une adhésion durable au projet », souligne Roselyne Bachelot-Narquin, ministre de la Culture. Christophe Hutin considère que les procédures d'urbanisme trop pyramidales conduisent à des constructions froides, déconnectées des attentes, où les habitants se retrouvent « comme des coquilles vides » dans un espace froid.

travers des films et des photos qui recouvrent les murs du pavillon France. Il présente son travail direct (Bordeaux, Mérignac), ses collaborations sur le terrain (Détroit, Soweto) ou des sujets qu'il a documentés (Hanoï). Le visiteur traverse des salles vides dont les murs servent d'écran. La question de l'esthétique est évacuée : « Ce qu'on fait est recevable. Le joli n'est pas forcément beau. Quand on vit bien dans une architecture, quand l'ensemble donne du plaisir, cela se voit dans la façon dont le lieu est habité. »

Le ministre Jean-Yves Le Drian voit lui dans ces images des « pistes précieuses [...] quand viendra l'heure de construire le monde d'après ».